ESSAI
SUR
LA TOLÉRANCE
DES
NON-CATHOLIQUES
EN FRANCE.

POÈME
ADRESSÉ
A MM. LES DÉPUTÉS
DES TROIS ORDRES.

1789.

POÈME.

QUe ne ſais-je employer ces traits vifs & touchans,
Dont ſe ſervit Eſdras, à la Cour des Perſans,
Lorſqu'aux Juifs, d'un Dieu ſeul adorateurs fidelles,
Il fit rendre leurs Lois, leurs Fêtes ſolennelles!
Pour un Peuple proſcrit, je parlerois ſi bien,
Que, d'un zèle rigide, il ne craindroit plus rien;
Et la France bientôt apprendroit avec joie,
Que de LOUIS, ſur lui la bonté ſe déploie.
De quel brillant ſuccès n'eſt pas ſûr un mortel,
Quand il eſt appuyé du bras de l'Eternel!
C'eſt ainſi que, touché des ſoupirs de ſes frères,
Le * Gendre de Jétro mit fin à leurs misères.
On le vit, pour remplir un ſi noble deſſein,
Aux élémens ſoumis, parler en Souverain,
A ſauver Iſraël, il trouvoit trop d'obſtacles,
Pour n'avoir pas beſoin du ſecours des miracles.

* Moïſe.

Je n'ai point à fléchir les cœurs des Pharaons ;
La vérité suffit, auprès de nos Bourbons.
J'espère que, touchés des raisons que j'expose ,
MESSIEURS, vous défendrez des Protestans la cause.
Rendez-vous leur appui, parlez en leur faveur :
Vous servirez la France , en faisant leur bonheur.
Je ne veux point d'abord, pour montrer un vain zèle,
Faire voir, dans Genève, une Sion nouvelle ;
Et traduisant en vers Claude , Daillé , Pictet ,
Combattre , tour à tour, Arnaud & Bossuet.
Quel en seroit le but ? Toutes ces controverses ,
Que l'on trouve en dépôt dans leurs œuvres diverses,
Entretiennent la haine & la division.
Je ne veux que prêcher la paix & l'union:
Tout doit nous engager à traiter comme frères ,
Ceux dont les sentimens sont aux nôtres contraires.
Tolérer leurs erreurs, n'est pas les adopter.
Et, que gagnerions-nous à les persécuter ?
Peuvent-ils aisément quitter une créance ,
Dont des soins assidus ont imbu leur enfance ?
Le préjugé, plus fort que les raisonnemens ,
Les attache à la Loi que suivoient leurs parens :
Leur voix seule est pour eux le plus saint des oracles;

Jamais leur miſſion n'eut beſoin de miracles :
Auſſi, les ſentimens avec le lait ſucés,
Sont-ils, dans leur eſprit, rarement effacés.
N'attendons aucun fruit d'une injuſte contrainte :
Les Lois que l'homme fait, s'impriment par la crainte;
La douceur établit celles de l'Eternel ;
Tout hommage forcé profane ſon Autel.
Sachons qu'en fait de culte, une ſage indulgence,
Fait fleurir un Etat, aſſure ſa puiſſance :
D'un dogme toléré, les divers Sectateurs,
Privés, preſque toujours, des charges, des honneurs,
Font louer, font chérir leur utile induſtrie ;
Et leur propre opulence enrichit leur Patrie.
Mais, eſt-il rien qui doive autant intéreſſer,
Que de les voir ſans ceſſe aux vertus s'exercer ?
Chacun d'eux redoublant de ferveur & de zèle,
Au Parti dominant veut ſervir de modèle ;
Et cet autre, à ſon tour, aſſiégé de témoins,
A ſe diſtinguer d'eux, applique tous ſes ſoins.
Cette émulation, au genre humain utile,
Eſt, des biens les plus grands, une ſource fertile :
C'eſt de là que ſont nés ces merveilleux Ecrits,
Dont la vive lumière éclaire nos eſprits.

On s'inſtruit tous les jours; un zèle fanatique
N'oſe plus exercer ſa fureur tyrannique :
Que n'en puis-je donner une invincible horreur ;
En retraçant les maux dont il eſt ſeul l'auteur !
Mais, loin d'en rappeler la déplorable hiſtoire,
Que n'en puis-je, plutôt, effacer la mémoire !
Que ne puis-je oublier ce Décret rigoureux,
Qui, pour les Proteſtans, fut un coup bien affreux !
Ce funeſte Décret, proſcrivant leur croyance,
Fit, à la plupart d'eux, abandonner la France.
Quels aſiles, par-tout, ne trouvèrent-ils pas !
L'Etranger s'empreſſa de leur tendre les bras :
Participant alors à leur ſage induſtrie,
Il n'eut aucun ſujet de nous porter envie.
Les métiers & les arts, dont ils étoient ſuivis,
Lui firent oublier, & Lyon, & Paris.
Ses plus ſtériles champs furent rendus fertiles,
Et ſes moindres hameaux ſe changèrent en Villes.
Quel ſpectacle pour nous ! ô Ciel ! n'étoit-ce pas,
Avec nos ennemis, partager nos États ?
On eût dit que, jaloux d'augmenter leur puiſſance,
Nos Princes, avec eux, étoient d'intelligence.
Ah ! ſi, d'un zèle faux écoutant moins l'ardeur,

Ils se fussent conduits avec plus de douceur;
Albion, se croyant souveraine des ondes,
N'eût point osé porter sa loi dans les deux Mondes;
Et la Prusse, contraire à nos sages projets,
N'auroit pas, à Rosbac, arrêté nos progrès.
Mais c'en est fait : LOUIS prend une bonne voie,
Pour réparer les maux où la France est en proie.
C'est pour la rétablir dans son premier éclat,
Qu'il veut, aux Protestans, assurer un état.
Ils croiront, pour payer cette bonté propice,
De leur sang, de leurs biens, devoir le sacrifice.
Combien de fugitifs, chargés de leurs trésors,
Pour ranimer les arts, reviendront sur nos bords!
Nos champs, mieux cultivés, nos Villes moins désertes,
Ne regretteront plus leurs anciennes pertes:
Tout, à nos yeux, prendra l'aspect le plus flatteur;
Chacun, d'un chaste hymen, goûtera la douceur:
On n'interdira plus, par la loi la plus dure,
Ces saints nœuds, qu'à former invite la nature:
Ces enfans malheureux, qui ne viennent au jour,
Que pour être étrangers dans leur natal séjour,
Lavés, par nos Décrets, d'une injuste infamie,

Reprendront, au plutôt, une nouvelle vie ;
Et l'Etat, rétabli par ces ſages moyens,
Gagnera, tous les jours, de nouveaux Citoyens.
De quel prix, à nos yeux, doivent être les hommes !
De leur nombre dépend la ſplendeur des Royaumes.
Nous ſavons qu'en tout temps, leur conſervation,
Des Princes éclairés, fixa l'attention.
LOUIS, de ſes devoirs connoît trop l'étendue,
Pour perdre, un ſeul moment, un tel objet de vue.
Occupé des Français, à ſon amour ſi chers,
Il ne ſonge pas moins au bien de l'Univers !
On dit que notre Roi ſe fait un tort extrême,
Lorſque de ſes aïeux il quitte le ſyſtême ;
Et que les Proteſtans, accablés de leurs coups,
Ne doivent pas trouver leur ſucceſſeur plus doux :
Enfin, loin d'approuver ques des Lois moins ſévères
De ces infortunés ſoulagent les misères,
On oſe ſoutenir que notre Potèntat
Feroit bien d'en purger tout-à-fait ſon Etat ;
Et, pour mieux exciter ſa fureur & ſa haine,
On prétend qu'ils ont tous l'ame républicaine.
Pouvons-nous ignorer qu'on compte dès long-temps
De puiſſans Potentats parmi les Proteſtans ?

L'autorité des Rois n'eſt pas plus révérée
Sur l'Èbre & ſur le Pô, qu'aux rives de la Sprée;
Et le Danois, rebelle au Pontife Romain,
Plus que tout autre peuple, aime ſon Souverain.
Chaque Gouvernement, quelle que ſoit ſa forme,
Voit qu'à l'ordre établi tout culte ſe conforme:
Le Proteſtant, en Suiſſe, ardent républicain,
Eſt zélé royaliſte à Stockolm, à Dublin.
Que, d'un œil éclairé, l'on regarde les marques
Qu'ont ſu de leur amour donner à leurs Monarques
Le vertueux Mornay, le brave Gaſſion!
Quelle fut de Sully l'adminiſtration!
Que dans toute ſa vie on obſerve Duquêne!
Qu'on compte, s'il ſe peut, les exploits de Turenne!
Si, parmi ces héros ce grand homme eſt nommé,
C'eſt qu'il ſuivoit encor le culte réformé,
Lorſque, par ſa valeur & ſa rare prudence,
D'une ruine entière il garantit la France.
Ne doit-on pas connoître, à ces glorieux traits,
Combien les Proteſtans ſe montrent bons ſujets?
Si, moins ſoigneux de plaire à leur Dieu qu'à leurs Maîtres,
Les Grands ont abjuré la foi de leurs ancêtres;
Si les Petits ſont ſeuls dans leur culte conſtans,

Ils n'ont pu s'illuſtrer par des faits éclatans :
Ces derniers cependant, prodigues de leur vie,
Servent, ſans nul eſpoir, leur Prince & leur Patrie;
Exclus des prix brillans qui doivent les flatter,
Leur ſeule ambition eſt de les mériter.
Et leurs cœurs, ſatisfaits d'exercer leur vaillance,
Dans leur devoir rempli trouvent leur récompenſe :
S'ils ſont bons Citoyens, proſcrits par tant de Lois,
Que ne feront-ils pas, rétablis dans leurs droits?
Je voudrois des Français, par mes ſoins ſalutaires,
Quelle que fût leur foi, faire un peuple de frères :
C'eſt mon unique but; & mes plus chers ſouhaits
Sont d'établir entr'eux une éternelle paix.
Dans un trop grand projet ſi mon zèle m'engage,
C'eſt à vous, Proteſtans, d'achever cet ouvrage.
Conduiſez-vous ſi bien, que tout Français pour vous
Prenne de jour en jour des ſentimens plus doux.
Vous voyez qu'un grand Roi, rempli de bienfaiſance,
Donne enfin un édit qui vous rend l'exiſtence:
Ses bontés d'autant plus doivent toucher vos cœurs,
Qu'il entend contre lui les plus fortes clameurs.
Combien, pour l'annuller, il s'eſt formé de brigues!
Paris, à ſon ſujet, s'eſt vu tout plein d'intrigues.
Quels que ſoient ces complots, eſpérez que dans peu

Cet édit obtiendra de nos Etats l'aveu:
Mais ne vous flattez pas qu'à tous vos vœux propice,
Dans vos droits abolis LOUIS vous rétabliſſe.
Il paroît éloigné d'avoir un tel deſſein;
Il ne cherche qu'à mettre à vos maux une fin:
Il ſuffit que des Lois, trop ſouvent confirmées,
Par de ſages Arrêts ſoient bientôt ſupprimées;
Et que, par leur moyen, un zèle deſtructeur
Ne puiſſe plus ſur vous exercer ſa rigueur.
Par leurs reſtictions, deux * Parlemens ſévères
Prétendent vous priver d'un droit qu'ont eu vos pères;
Que ſert qu'injuſtement ces trop ſuperbes Cours
Des bontés de LOUIS interrompent le cours?
Si vous n'exercez pas des charges honorables,
Vous pouvez par vous même être recommandables:
Couvrez de vos vaiſſeaux nos fleuves & nos mers;
Qu'à nos beſoins par vous ſerve tout l'univers;
Que par vous le Commerce, en mille biens fertile,
Soit du bonheur public & l'ame & le mobile;
Ou bien, que par vos ſoins nos champs rendus féconds,
Produiſent, tous les ans, d'abondantes moiſſons.
Vous, qui, pleins du beau feu que la naiſſance donne,

---

* Les Parlemens de Toulouſe & de Bordeaux.

763

Dédaignez tout autre art que celui de Bellone.
Pour LOUIS, s'il le faut, verſez tout votre ſang;
Duſſiez-vous n'obtenir aucun illuſtre rang.
Vous, Paſteurs, qui vivez dans un état précaire,
Exercez en ſecret votre ſaint miniſtère:
Prêchez par vos vertus, plus que par vos diſcours;
Et de vos ſeuls troupeaux occupez-vous toujours.
Croyez, tous, qu'à l'Etat vous ſerez trop utiles,
Pour qu'on ne ſonge pas à vous laiſſer tranquilles.
Je ſais que votre ſort pourroit être plus doux,
Et que même les Juifs ſont mieux traités que vous;
Les temples qu'on leur laiſſe élever en grand nombre,
De leur Sion au moins leur retracent quelque ombre.
Il eſt triſte pour vous de n'avoir point un lieu,
Où, libres d'adreſſer un culte à votre Dieu,
Vous puiſſiez, chaque jour, lui vouer quelques heures.
Pour temples, vous n'avez que vos ſeules demeures;
Faites-les par vos mœurs reſpecter à tel point,
Que nos yeux des lieux ſaints ne les diſtinguent point.
LOUIS, édifié de vos touchans exemples,
Ne vous défendra pas de conſtruire des temples:
Sûrs alors d'avoir part à ſes plus doux bienfaits,
Vous aurez tous les droits qu'ont ſes autres ſujets.

F I N.